

*Récit de la vie de
Fernand Van der Schueren, mon père*

André Van der Schueren



*Récit de la vie de
Fernand Van der Schueren, mon père*

André Van der Schueren

A Thibault et Quentin, mes petits-fils

YPRES ET GAND

Monsieur & Madame Cyrille
Van der Schueren = Bouckenaere, ont
l'honneur de vous faire part de la naissance
de leur fils Fernand.

Ypres, le 29 Décembre 1886.

Cyrille et Marie-Clémence **Van der Schueren** se marient à Ypres en 1883. De cette union naquirent huit enfants: cinq décédèrent peu après leur naissance, trois survécurent: **Fernand, Daniel, Marguerite**.

Fernand Van der Schueren naît, le 29 décembre 1886 à Ypres, une petite ville de Flandre Occidentale en Belgique. Ville rendue tristement célèbre par sa destruction totale durant la première guerre mondiale de 14-18. Il vécut une enfance heureuse et sans histoire.

Plus tard, à l'Université de Gand, il poursuit brillamment des études en sciences commerciales et consulaires en même temps que sa cousine, Rachel Bouckenaere. Amoureux d'elle, Fernand désire ardemment l'épouser, mais les risques de consanguinité étant un élément peu favorable, ses parents s'y opposèrent.



Photographie de Rachel à son adolescence.

Extrêmement chagriné par le refus de ses parents, Fernand prit une grande décision: aller travailler en Extrême Orient et plus précisément à l'achèvement du tronçon du chemin de fer entre Oulan-Bator* et Pékin, pour une des compagnies d' Edouard Empain.

Rappel historique:

** L'ancêtre d'Oulan-Bator, "Ourga", devenue Ikh Khüree (Grand Camp) à partir de 1706, était une cité elle-même nomade, changeant régulièrement d'emplacement jusqu'en 1778. Elle est devenue "Oulan Bator" depuis lors. C'est, je crois, en souvenir de son grand-père, que Yannick, ma fille cadette, a appelé son cheval Ourga...*



Cette photographie a été prise la veille de son départ pour l'Extrême-Orient. Fernand se trouve au centre. Je crois reconnaître, derrière lui, Rachel; elle porte un petit chapeau blanc.

LE GRAND DEPART POUR LA MONGOLIE CHINOISE

Cette période de sa vie m'est peu connue car les courriers qu'il a envoyés à ses parents ont disparu dans les bombardements d'Ypres et ceux adressés à Rachel ont aussi été perdus. J'ai cependant un souvenir d'adolescent : mon père m'a raconté que durant la construction de la voie, les Mongols venaient régulièrement voler les vivres des travailleurs et même les rails du chemin de fer. Un jour, il ne leur était resté, pour toute nourriture, que de la bière! Cela avait duré quelque temps avant qu'ils ne soient réapprovisionnés, et il semble que cela ne les ait pas trop affectés...

Après cette période, Fernand a été affecté à la Compagnie des Tramways de Tientsin, ville située au nord-est de la Chine. Il y restera dix ans, durant lesquels il rentre par deux fois au pays, en bateau. Il faut savoir que, de Shanghai à Marseille, le trajet durait, à cette époque, trois semaines.

Petit rappel relatif aux concessions étrangères en Chine: territoires chinois sous contrôle étranger aux XIX^e et XX^e siècles:

Le traité de Nankin est l'accord qui mit fin à la première guerre de l'opium, qui s'est terminée en 1842 par une nette victoire du Royaume-Uni sur la Chine. Le traité ouvre aux Européens de nouvelles possibilités commerciales dans un pays auquel ils n'avaient encore qu'un accès restreint. Il ouvre quatre nouveaux ports au commerce et proclame la cession de l'île de Hong Kong au Royaume-Uni. La Chine est aussi dans l'obligation de verser des indemnités de 21 millions de dollars sur 4 ans, pour la drogue détruite en 1839.

-
- *concession britannique de 1861 à 1931*
 - *concession allemande en 1895*
 - *concession russe en 1895*
 - *concession française de 1896 à 1943*
 - *concession japonaise en 1898*
 - *concession belge en 1902*

Quelques informations relatives aux relations de la présence belge en Chine à cette époque.

La Concession belge (1902-1931)

En 1904, la Chine et la Belgique signent avec la Compagnie de Tramways et d'Éclairage de Tientsin un accord, qui établit que cette compagnie possède le droit exclusif de produire et maintenir l'éclairage électrique et le système de tramways pendant cinquante ans. Tientsin devient en 1906, avec l'ouverture de la première ligne de tramway, la première ville en Chine à posséder un système moderne de transport public (Shanghai devra attendre 1908 pour avoir un tramway électrique). La fourniture d'électricité et d'éclairage et les activités du tramway sont des entreprises rentables. Toutes les rames sont fournies par l'industrie belge, avec une petite exception : les équipements électriques d'origine viennent d'Allemagne.

C'est le groupe belge d'Edouard Empain qui est à l'origine de la création d'un accord avec cette compagnie, n'hésitant pas à y entreprendre des projets d'envergure. En Chine, ce groupe assure l'assise financière d'une voie ferrée stratégique de 1200 km entre Pékin et Hankow, et fait construire la ligne qui relie Kaifeng à Honanfu. En juillet 1897, Edouard Empain prit l'initiative de la création du Syndicat de Chine dont l'objet était l'étude et l'obtention de concessions de tramways et de chemins de fer économiques en Chine et en Indochine. Le capital de 200.000 francs était destiné à financer une mission d'études en Chine sous la direction d'Armand Rouffart, muni des pleins pouvoirs. Il lui fallut près de

deux ans pour décrocher une affaire intéressante. La première étape fut franchie en mai 1899 grâce à l'entremise d'Émile Franc qui, alors consul, lui permit d'entrer en contact avec Sheng Hsuan-huai directeur général de la Compagnie des Chemins de fer chinois. Ceci se concrétisa à la fin de l'année par la signature d'une convention provisoire pour la concession du chemin de fer Kaifeng-Sianfu. Fondée le 26 mars 1900 devant maître Édouard Van Halteren à Bruxelles, la Compagnie Générale de Chemins de fer et de Tramways en Chine bénéficiait d'un capital d'un million de francs détenu à 58 % par le groupe Empain.



Fernand, à cheval, devant la maison qu'il occupait en 1914 à Suchowfu dans la province du Shantung (le siège de la compagnie était à Tientsin).

Carte indiquant où sont situées, les villes de Tientsin, Suchowfo, Kaifeng et Shanghai.



LES LETTRES DE CHINE

Fernand, depuis la Chine, écrit deux lettres à ses parents. Dans la première, datée de 1915, il mentionne le séjour de ses parents, réfugiés en France. Il faut savoir que, durant la première guerre mondiale, la ville d'Ypres a été rasée; il ne restait plus que le clocher de la cathédrale. La famille de Fernand est aussi durement touchée par la guerre. Son père Cyrille, est profondément affecté par la destruction totale de son bien: cela provoquera sa mort prématurément, après la fin de la guerre. Son frère Daniel se bat dans les tranchées sur le front de l'Yser. Quant à Fernand, les moyens de communication étant coupés avec l'Europe, il n'a pu rentrer en Belgique, durant toute la guerre.

Ypres, avant la guerre.



Ypres, après la guerre en 1918.



Fernand écrit depuis Shanghai où il travaille provisoirement. La situation qu'il occupe, à cette époque, ne semble pas lui convenir. Mais à Shanghai, il a des relations dans le domaine bancaire, notamment à la Banque Belge pour l'Etranger *. Celles-ci pourraient lui apporter une solution.

Rappel historique:

***Née en 1902 sous le nom de Banque Sino-Belge, la société anonyme Banque Belge pour l'Etranger (B.B.E.) a été créée à l'initiative du Roi Léopold II pour développer les relations commerciales entre la Belgique et la Chine. Filiale de la Société Générale de Belgique, elle crée en quelques années plusieurs succursales bancaires en Chine: Shanghai, Tientsin, Chefoo, Pékin. Elle perçoit aussi en Égypte (Le Caire, Alexandrie). Une agence existait également à Londres dès 1913.**

Ci-dessous un extrait de la première lettre

Shanghai, le 2 décembre 1915

Mes chers Parents,

Avant tout, je viens vous souhaiter une bonne et heureuse année. Ces vœux de bonheur ont quelque chose d'échange en ces temps troublés où chaque jour est marqué par d'innombrables malheurs; je prie cependant le bon Dieu d'épargner tant que possible ma chère famille et d' permettre que 1916 soit moins pénible que l'année qui vient d'écouler. Puisse, cette année aussi, finir cette terrible guerre et marquer la date de la libération de notre chère Belgique. Je vous prie de transmettre mes meilleurs souhaits à tante Hortense et à mon vicaire le curé, ainsi qu'à tous membres de la famille et aux autres que vous pouvez atteindre.

Ci-dessous la lettre en entier

Shanghai, le 02 décembre 1915

Mes chers parents,

Avant tout, je viens vous souhaiter une bonne et heureuse année. Ces souhaits de bonheur ont quelque chose d'étrange en ces temps troublés où chaque jour est marqué par d'innombrables malheurs, je prie cependant le bon Dieu d'épargner tant que possible ma chère famille et de permettre que 1916 soit moins pénible que l'année qui vient de s'écouler. Puisse cette année aussi finir cette terrible guerre et marquer la date de la libération de notre chère Belgique. Je vous prie de transmettre mes meilleurs souhaits à Tante Hortense et à Monsieur le Curé, ainsi qu'aux membres de la famille et aux amis que vous pourrez atteindre.

J'ai attendu un peu longtemps avant de vous écrire (ma dernière lettre est du début d'octobre) espérant recevoir, avant, de vos nouvelles mais je n'ai rien reçu, depuis votre lettre du 15 septembre, que deux journaux (Echo de Paris et le Daily mail).J'espère cependant que tout va bien et que vous supportez avec courage votre exil d'Ypres. Je vous ai envoyé des cartes du Japon que vous avez bien reçues, j'espère. J'ai reçu une lettre de Daniel et une de Marguerite en ces derniers temps. Daniel semble se faire à sa vie militaire; il m'a envoyé sa photo en tenue de soldat. Espérons qu'il sortira sain et sauf de cette affaire. Coïncidence bizarre, j'habite ici à Shanghai à côté d'un ingénieur de Dixmude, Georges Stevens, qui était avant au Lung Hai et qui est un ami de Cyrille "Poublon", avec qui Daniel était installé à la Panne.

Quand je suis revenu du Japon, j'ai appris que le Père Seys était déjà parti pour l'intérieur. Il était allé demander où j'habitais, chez un Belge, Mr Geerts qui habite, lui, près de chez moi. Je regrette de n'avoir pu le rencontrer. Mr Geerts me disait que le Père Soenen était encore à Shanghai, mais qu'il était légèrement malade à l'hôpital. J'y suis allé et j'ai parlé longtemps avec lui. Cela me faisait énormément de plaisir d'entendre des nouvelles de vous et du pays par quelqu'un qui avait été près de vous si récemment. Sa maladie n'était pas grave, il avait fait un très mauvais voyage sur un bateau espagnol où on faisait la cuisine à l'huile et il avait l'estomac détraqué et était un peu fiévreux. Il avait promis de venir chez moi mais jusqu'ici il n'était pas encore venu. Il allait partir à l'intérieur dès qu'un autre Père pourrait l'accompagner. Mr Stevens m'avait accompagné à l'hôpital (c'était un samedi après-midi-congé) et `t heef us deugt gedaan van een achtermoere plat xxxxxxxte klappen. Il y a, à Shanghai, une procure des missions belges, mais les missionnaires ne restent pas.

J'espère que la famille, restée en Belgique, va bien. Je pense que vous pouvez correspondre avec eux en envoyant vos lettres en Hollande, puis de là en Belgique. Vous pourriez les envoyer à la légation belge à La Haye ou aux Consulats généraux d'Amsterdam ou de Rotterdam avec prière de les réexpédier en Belgique. En ce cas, n'oubliez pas de joindre le montant pour l'affranchissement.

Je comprends maintenant mieux le sens de l'allocation et en ce cas, vous avez raison de la toucher si possible; je m'étonne de ce que l'on ne paie pas cela aussi régulièrement aux

réfugiés de la Belgique non occupée qu'en France et en Angleterre. Comment cela se fait-il ? Quant à la perte de nos maisons et meubles, j'ai ferme confiance qu'on vous remboursera cela. Je me demande parfois ce que toutes ces personnes dont les maisons ont été détruites vont faire après la guerre. Je ne pense pas cependant que vous devez changer beaucoup votre façon de vivre; faites comme j'ai dit précédemment, vivez tranquillement de ce qui vous reste et tachez de rattraper les peines du temps de guerre en vivant d'après vos souhaits dans les années après. Pour le reste, on se tirera bien d'affaire.

En ce qui concerne la guerre, ça dure, mais il faut de la patience et du courage. Le temps qui passe est, certes, plus néfaste à nos ennemis qu'à nous et nous aidera dans la victoire. Les nouvelles des Balkans ne sont pas bonnes mais ce ne sont là que des digressions qui peuvent tout au plus encourager un peu les civils boches à prendre patience, mais cela ne servira à rien car nous les aurons finalement. Etes-vous toujours tranquilles là où vous êtes ? N'êtes-vous pas inquiétés par les avions boches ?

Ici à Shanghai, tout va bien. Les mouvements pro-et anti-anarchiques semblent un peu calmés. On parle d'une alliance de la Chine avec les alliés; cela comprendrait l'envoi de munitions et l'expulsion des Allemands de Chine. Je ne sais en quoi tout cela est fondé. On affirme et on dénie alternativement. Je suis toujours en très bonne santé; c'est la bonne saison maintenant, dit-on. Cela veut dire que l'époque des maladies des pays chauds a fait place à celles des bronchites, pleurésies, rhumatismes et refroidissements. Il faut ici, en tout temps, de grandes précautions. Cela a bien marché pour moi jusqu'ici, et j'espère que cela continuera.

En ce qui concerne mon avenir, je suis toujours dans l'incertitude mais je pense cependant prendre une décision bientôt. En restant aux tramways, je puis certes arriver à une belle situation mais avec la vie qu'on est obligé de mener ici, je ne ferai pas vite fortune. D'autre part, on me donne la certitude que la première place vacante, à la Banque Belge pour l'Etranger est pour moi. Là, je puis arriver à une situation encore meilleure, je puis devenir Directeur. Mais voici ce que me disait le Directeur de la Banque de Tientsin qui vient parfois à Shanghai: " la grande bêtise de tous les Belges c'est de " vouloir une place assez stable, assez bien payée qui permet de suite " de faire quelques économies; je ne saurais assez vous encourager à entrer dans une maison de commerce, vous mangerez un peu de vache enragée au début, vous ne ferez pas d'économies pendant deux ou trois ans mais dans un pays comme la Chine vous pouvez, quand vous êtes au courant, faire du commerce vous-même et être riche dans dix ou quinze ans. Si vous entrez à la Banque, dans quinze ans vous serez loin d'avoir fait fortune. C'est le coup qu'il faut risquer." Ce Monsieur (il s'appelle Desmet, il est de Bruxelles) viendra encore à Shanghai dans une quinzaine de jours et nous en discuterons. Ce qui me préoccupe beaucoup dans tout cela, c'est la guerre, je voudrais énormément, aller vous voir tous ainsi que mon cher pays... mais ce n'est pas possible!

Quant à retourner dans la brousse, je n'y tiens pas beaucoup. On vit très bon marché, on fait de bonnes économies mais bien souvent on s'y abrutit complètement, surtout dans ce milieu de gens qui passent leur vie à voyager d'un pays à l'autre pour construire des chemins de fer etc, dans des contrées sauvages ou à peu près. Ceux de Shanghai sont des parvenus et des bluffers mais ils sont tout de même beaucoup mieux comme hommes...

Et que pensez-vous de l'avenir en Belgique après la guerre ? Voilà toutes les nouvelles, mes chers parents. J'espère en recevoir bientôt des vôtres.

Maintenant je m'en vais vous raconter en peu de mots mon voyage au Japon : embarquement à Shanghai sur le "Chikuzan Maru ", personnel du bateau entièrement japonais, puis plus rien à faire pour les Européens, chez ces gens ils font tout eux-mêmes. Deux jours...de l'air et de l'eau, peu indisposé, mais un peu tout de même, car on balance. Le troisième matin, quand on s'éveille, le bateau est arrêté, on est dans la superbe baie de Nagasaki. La ville est au pied des montagnes, le long desquelles il y a partout des petites maisons japonaises en bois et en papier. Dans la mer surgissent un tas d'îlots; dans la baie, il y a beaucoup de bateaux; cette entrée est de toute beauté et cela fait un plaisir immense après avoir vécu deux années dans la Chine du Nord monotone où il n'y a rien que de vieilles pagodes, très intéressantes dit-on mais pas belles du tout.

A Nagasaki, il y avait une procession très pittoresque et très bizarre; des geishas exécutaient des danses en plein air devant les temples. Il y avait des chars, des baleines, des dragons, tout cela monté sur des chariots à roues basses et tout le cortège montait et descendait les montagnes avec mille difficultés et dangers; tous les habitants avaient leur plus beau kimonos, tout le monde " en soie "; il y en avait de superbes. Les autorités de la ville étaient en redingote et en buse. C'est affreux un Japonais dans ce costume! A 11 heures, on prend le train; tout le Japon est pareil au pays qu'on traverse, des montagnes, des lacs, de grandes et petites maisons. Ces maisons sont démontables; elles sont en bois blanc avec une masse de petites fenêtres où le papier remplace le carreau; à l'intérieur les cloisons, aussi en bois, glissent dans des rainures et on fait à volonté, chez soi, une chambre ou trois ou quatre, suivant les circonstances!

Le papier de soie joue un rôle important au Japon; les habitants ont toujours des tas de feuilles en poche; ils en prennent une pour se moucher puis le jette, c'est plus propre que le mouchoir en tissu; s'il y a une tache quelque part, une goutte de thé, immédiatement, on prend une feuille dans sa poche et on nettoie; la propreté est incroyable surtout à l'intérieur des maisons. Les Japonais prennent tous les jours leur bain.

Tout ce que l'on voit est petit, les gens, les maisons, les trains, les chevaux; une table dressée semble être un jeu de poupée.

Comme les Japonais sont toujours assis par terre (le plancher est recouvert d'un tatami, de la fine paille tressée), les tables ne sont pas plus hautes que 20 cm. On ne peut pas rentrer dans une maison sans enlever ses souliers...

Le soir, nous passons le détroit de Shimonoseki qui sépare l'île de Kiou sion de la grande île nipponne. Ce détroit entre les hautes montagnes est encore d'une beauté extraordinaire .A peine passé, une " détective " nous questionnent: Qui sommes-nous? D'où venons-nous? Etc. cela arrive plusieurs fois en route; on est très méfiant vis-à-vis des étrangers, nous sommes dans une zone fortifiée! Partout où l'on apprend que nous sommes belges, un tas de courbettes et de regrets pour la situation de notre malheureux pays ! Les Japonais sont d'une

politesse incroyable que chez nous on prendrait pour une ignoble flatterie, mais eux, nous considèrent comme des malappris...

Nous reprenons le train pour Kobé. Ici un jour d'arrêt: beau pays, ville au bord de la mer; immédiatement derrière, montagnes d'où points de vues superbes, grandes chutes d'eau, arbres magnifiques. Cela nous fit grand plaisir de voir tant d'arbres, car il n'y en a presque pas en Chine. Nous allons dire bonjour au Consul de Belgique qui nous invite au "5th o'clock" pour l'après-midi; immédiatement, il fait arborer le drapeau belge au Consulat; il n'y a que de rares Belges par là. Le soir, nous allons voir les fameuses danses des geishas, qui sont très pittoresques et permettent de voir des costumes de soie de grande richesse:



Photographie conservée par Fernand, en souvenir de son voyage au Japon.

Mais ce n'est rien d'extraordinaire; on dirait des poupées mécaniques. Certaines Japonaises sont très jolies surtout en ce qui concerne la finesse de leur visage qui semble sculpté et peint (comme certaines Chinoises d'ailleurs). Mais la plupart sont de vrais petits singes... Presque toutes sont d'une délicatesse dans leurs mouvements qui est très étonnante. Comme partout en Extrême-Orient, quand vous entrez chez quelqu'un on vous apporte une tasse de thé. Le lendemain matin, nous partons pour Kioto, l'ancienne capitale qui est restée foncièrement japonaise, et à l'abri de l'influence européenne. Là, nous restons trois jours (deux excursions par jour). Les temples de Kioto et des environs sont magnifiques; il y a d'énormes piliers faits d'un seul tronc d'arbre, recouverts de laque rouge et en haut et en bas de cuivre ciselé doré; dans un des temples on peut voir mille et un Bouddhas, dans un autre les cheveux de mille Japonaises qu'elles ont coupés et offerts en expiation des péchés d'une région. Certains

Bouddhas ont des dimensions énormes, d'une dizaine de mètres de hauteur; tout cela est souvent situé dans le plus beau décor naturel que vous puissiez imaginer et des légendes attachées aux endroits, augmentent l'intérêt. Au point de vue religieux, les Japonais s'arrangent. La religion officielle est le shintoïsme, mais vous pouvez être à la fois shintoïste et bouddhiste et aller prier une fois au temple bouddhiste et une autre fois aux autres suivant le genre de bienfaits que vous voulez demander. Il existe encore des danses religieuses à Nara près de Kioto. Des jeunes filles attachées au temple exécutent des danses sacrées; à Nara, il y a un superbe parc (toute la ville n'est d'ailleurs qu'un parc...); il y vit en liberté, un tas de cerfs et de chevreuils qui viennent manger dans la main des promeneurs. Une des plus belles excursions qu'on puisse faire près de Tokio, c'est aux rapides de Ho-tsu. Vous partez en chemin de fer et longez sur le flanc des montagnes, une vallée remplie de rochers et de bois d'érable au fond de laquelle coule, avec une grande rapidité et par-ci par-là des chutes, une rivière; comme nature sauvage c'est tout ce que vous pouvez vous figurer de beau, puis on retourne par le même chemin de fer, mais cette fois en barque, sur la rivière on descend avec la vitesse de l'eau, la barque est précipitée dans les chutes, des hommes, munis de longs bambous, dirigent cette course. A certains moments, vous croyez que vous allez vous écraser droit contre le rocher mais la direction du courant change brusquement et les hommes aux bambous font le reste. En été, les érables sont tous verts, en automne, tout rouges; quand nous passions, ils commençaient à rougir. Le Japon est, au temps où les cerisiers fleurissent, un véritable jardin, mais cela c'est au printemps. Dans une nature aussi admirable, les Japonais ne pouvaient manquer de devenir un peuple artistique; il y a des objets d'art au Japon qui étonnent par leur nombre et leur beauté, mais tout cela coûte très cher; certains services de porcelaine, peints à la maison, demandent des années de travail. En fait de nouveautés, les Japonais adoptent entièrement la civilisation européenne: il ne leur manque rien en fait d'industrie, électricité, tramways etc, et tout est parfaitement organisé; les progrès qu'ils ont fait depuis 50 ans sont fantastiques et on se demande comment un peuple, qui avait une propre civilisation déjà si avancée, a pu marcher aussi unanimement dans les voies d'une civilisation étrangère! (Dans les villes une petite maison isolée en haut d'une montagne a l'électricité; comme les chutes d'eau actionnent les usines, l'électricité est bon marché.) L'Européen est respecté ici, on est plein d'égards et de politesse pour lui, mais un Japonais se croit supérieur à lui et au fond, le méprise cordialement. Il n'admet pas qu'il s'installe dans son pays pour y faire des affaires; les Japonais achèteront, paraît-il, à un voyageur étranger, en tournée pour son commerce, mais pas à un représentant qui s'est fixé chez eux. Nous sommes retournés à Shanghai sur le "Chikugo Maru" et cette fois, la mer ne nous a pas incommodés. Voilà mon voyage dans les grandes lignes, mes chers parents; il y a évidemment beaucoup de détails intéressants trop longs à décrire; espérons qu'un jour je pourrai vous raconter tout cela de vive voix quand nous aurons chassé les Boches de notre chère Belgique qui, malgré tout à mille fois plus de charme que tous les empires japonais ou républiques chinoises réunies...mais où malheureusement, on ne gagne pas tant de galette! Je vous quitte en vous embrassant de tout cœur, et en transmettant toutes mes bonnes amitiés à la famille et aux amis.

Votre attaché, Fernand.

Un an plus tard, en 1916, Fernand écrit, à nouveau, à ses parents pour leur souhaiter une bonne année. Il vit maintenant à **Chefoo***

Rappel historique:

* *Chefoo, aujourd'hui appelé Yantai, a été un port ouvert aux Britanniques lors de la "convention de Chefoo" entre la Chine et la Grande Bretagne, en 1876.*

Carte de la Chine du Nord où Chefoo, cette fois-ci, est situé.



Ci-dessous un extrait de la deuxième lettre.

CHEFOO CLUB

Chefoo, le 6 décembre 1916.

Mes chers Parents,
Ma chère Sœur,

Avant tout je viens vous souhaiter une bonne et heureuse année, c'est-à-dire aussi bonne et aussi heureuse qu'il se peut en ces temps de malheurs. Puissiez-vous rester en excellente santé, à l'abri de trop grandes privations, et revoir bientôt sain et sauf notre cher Daniel, hors des périls qu'il affronte si courageusement. Puissions nous aussi revoir cette année notre chère Belgique délivrée, les alliés victorieux, et la réunion des familles et des amis séparés depuis de si longs mois. Espérons tout cela de toutes nos forces, mais si ce n'est pas encore pour cette année 1917, eh bien, courage et patience, nous devons quand même finir par vaincre.

Ci-dessous la lettre en entier.

Chefoo, le 06 décembre 1916

Mes chers parents,
Ma chère sœur,

Avant tout je viens vous souhaiter une bonne et heureuse année, c'est-à-dire aussi bonne et aussi heureuse qu'il se peut en ces temps de malheurs. Puissiez-vous rester en bonne santé, à l'abri de trop grandes privations et revoir bientôt notre cher Daniel, hors des périls qu'il affronte si courageusement dans les tranchées ! Puissions-nous aussi revoir nous aussi notre chère Belgique délivrée, les alliés victorieux et la réunion des amis séparés depuis de si long mois. Espérons tout cela de toutes nos forces, mais si ce n'est pas encore pour l'année 1917, eh bien, courage et patience, nous devons quand même finir par vaincre.

Je suis un peu en retard avec ma lettre, mais j'ai été tellement occupé ici à Chefoo que j'espère que vous me pardonnez. Comme j'avais beaucoup de choses à vous écrire je ne pouvais me contenter d'une heure de disponible; aujourd'hui je trouve enfin le temps.

*J'espère que vous avez bien reçu ma lettre de Shanghai annonçant mon départ pour Chefoo où j'avais été nommé fondé de pouvoir, à la succursale de la Banque Belge pour l'Etranger, ainsi que les cartes que je vous ai envoyées de **Tsingtao** et de Port-Arthur.*

Comme on était content de moi, à la banque de Shanghai et qu'il fallait quelqu'un pour la direction de la banque de Chefoo, le Directeur m'a demandé si je voulais y aller. Moi je ne demandai pas mieux. Shanghai fait belle impression à première vue, mais n'est en somme qu'une imitation plus ou moins grossière d'une grande ville européenne et on y est obligé de payer trois fois plus cher des choses de trois fois moins de valeur. Je dis obligé parce que quand on ne tient pas " son rang " on est déclassé et cela vous fait souvent du tort pour votre situation. Or, rester en Chine pour ne pas faire d'économies, autant et même beaucoup mieux rester chez soi. Tout cela pour vous expliquer que je partais pour Chefoo de grand cœur, d'autant plus qu'il y avait à la clé une augmentation d'appointement et de rang.

*Comme j'avais à longer la côte chinoise, j'en ai profité pour faire un petit voyage. Je suis resté une semaine à **Tsingtao** et une semaine à **Dairen** et **Port Arthur**. De **Shanghai** à **Tsingtao** j'ai eu une traversée terrible. A peine en mer, le vent s'est mis à souffler en tempête. Le bateau balançait et roulait à ne plus pouvoir se tenir debout sur le pont. Aussi cela n'a-t-il pas duré longtemps avant que je n'aie de sinistres sensations dans l'estomac et dans tout le ventre. Le mal de mer enfin à l'état aigu. Je m'étais allongé tout habillé sur la banquette de ma cabine et je n'avais plus le courage de gagner ma couchette. Vers le soir, je suis arrivé enfin, à quatre pattes et j'y suis resté deux nuits et un jour comme je crois n'en n'avoir jamais passé. Je n'étais pas le seul, il paraît que la salle à manger est restée vide tout le temps. Le mauvais temps n'a fait qu'augmenter. La nuit, les vagues frappaient les carreaux de ma cabine. Le bateau craquait et la mer hurlait longuement; à chaque balancement, il me semblait qu'on descendait au fond de la mer et quand on remontait, que tout ce que j'avais dans le ventre se retournait.*

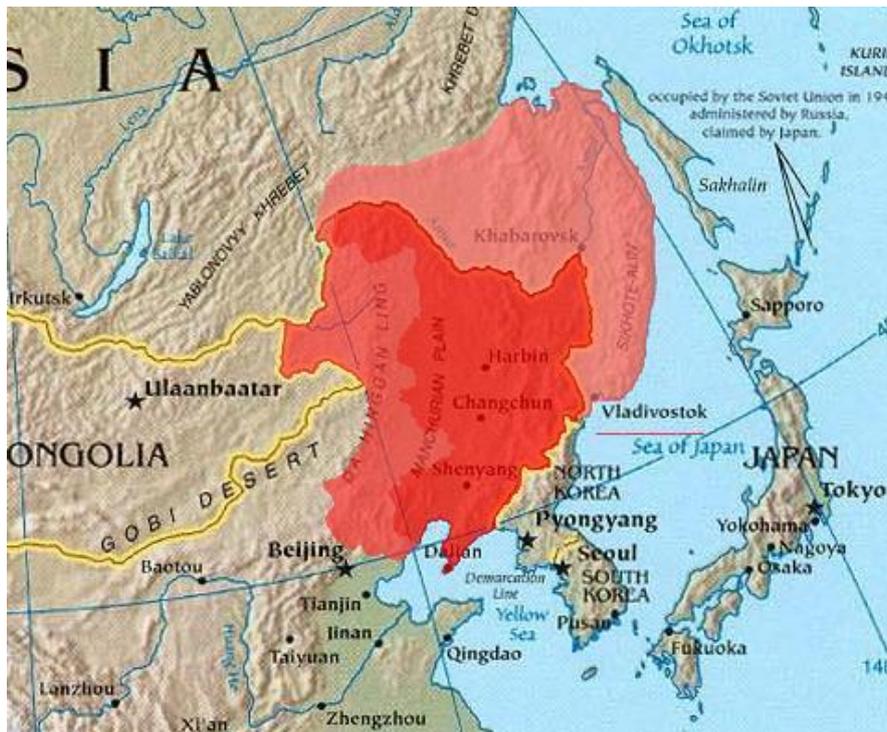
*Cette fois j'ai appris ce que c'est "la mauvaise mer" et le mal de mer ! Vous comprenez que j'étais content d'arriver à **Tsingtao**; j'ai eu un mal de tête pendant deux jours après le débarquement. Enfin, c'était une nouvelle expérience.*

Pour comprendre ce qui suit, un petit rappel est nécessaire sur les conséquences de la guerre sino-japonaise de 1894-95:

La première guerre sino-japonaise oppose la Chine de la dynastie Qing à l'empire du Japon. Cette guerre avait pour origine, le contrôle de la Corée. Port-Arthur fut le théâtre d'affrontements lors de cette guerre. L'avant-garde de la 1^{re} division de la 2^e armée japonaise massacra des civils chinois, y compris femmes et enfants. Deux ans après ce massacre, les Russes prirent la ville en obtenant une concession louée pour vingt-cinq ans auprès du gouvernement chinois. Ils fortifient le port, devenu l'un des terminus du chemin de fer de l'Est chinois qu'ils avaient construit et géraient comme étant un des tronçons ferroviaires du Transsibérien aboutissant à Vladivostok. Après plus de six mois de succès continus des forces navales et terrestres japonaises, ajouté à la perte du port de Weihaiwei,

les Qing demandent la paix en février 1895. La Chine doit notamment céder Taïwan, les îles Pescadores et la presqu'île du Liaodong (avec Port-Arthur en Manchourie), au Japon. La Chine abandonne également sa suzeraineté sur la Corée qui devient colonie japonaise.

La Manchourie jusqu'à la chute de la dynastie Qing en 1911.



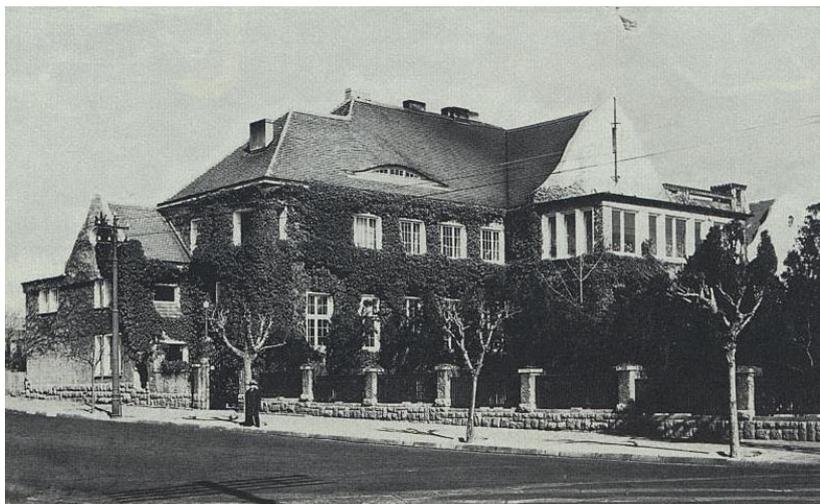
Tsingtao est entièrement occupé par les Japonais. On n'y rencontre que peu d'Européens. Les Japonais sont arrivés là par nuées et ont établi leurs petits commerces dans tout ce que les Allemands avaient laissé. J'ai visité tous les forts démolis aux environs desquels on retrouve beaucoup de traces des batailles qui s'y sont livrées. Les canons sont brisés et démantibulés; il y a des enclos avec tous les débris de la guerre entassés pêle-mêle; c'est énorme et ce n'est rien cela. On peut se figurer ce que cela doit être en Europe !

Le vice-gouverneur allemand est prisonnier là-bas parce qu'on le soupçonne de savoir où se trouve une somme de 3.000.000 de taëls que les Japonais n'ont pas trouvé et qu'il prétend sans doute ignorer. Le matin, il se promène sur la plage accompagné d'un policier japonais armé jusqu'aux dents. La garnison, elle, est prisonnière au Japon. Les cartes que je vous ai envoyées vous donneront une idée de l'état des forts. La ville n'a pas eu beaucoup de dégâts mais c'est assez pittoresque de voir toutes ces familles japonaises installées dans les belles maisons qui avaient été construites par les boches.

De Tsingtao à Dalny (en russe) ou Dairen (en japonais), la mer était meilleure et la traversée s'est bien passée. Dairen est une assez belle ville, les Russes l'ont embellie à frais énormes. Il

y a de belles et larges avenues, de beaux bâtiments, mais maintenant aussi tout est japonais et il n'y a plus que peu d'Européens. Ce qui m'a fait là un plaisir énorme, c'est de voir une ville bâtie comme les villes de chez nous, j'y ai eu un peu l'impression d'être rentré en Europe (à part qu'on ne voit que des Japonais !) et cette impression a été d'autant plus forte que je ne m'y attendais pas. De **Dalny** à **Port-Arthur**, il y a une heure et demie de chemin de fer. Port-Arthur est bien un théâtre de guerre et à ce point de vue beaucoup plus intéressant que **Tsingtao**. On a laissé la place à peu près à l'état où elle était après la guerre russo-japonaise. Il y a encore des tranchées, des fils de fer barbelés, des canons brisés, des maisons à moitié démolies. Là encore visite de tous les forts restés tels qu'ils étaient après leur explosion. Quand on voit la situation de Port-Arthur et le nombre de forts, on se demande comment les Japonais sont parvenus à prendre cela! Il est vrai qu'ils y ont laissé un grand nombre de leurs hommes. Sur les débris de ces forts, on a une large vue des alentours. D'un côté, la mer écorchée rendant le débarquement des troupes difficile, de l'autre côté, des montagnes rocheuses et arides et partout la solitude. Figurez-vous, mes chers parents, votre fils tout seul sur les ruines de Port-Arthur par un froid de loup, chauffant ses mains à sa pipe et tâchant de s'impressionner de l'endroit pour mieux se figurer ce que doit être la guerre en Europe. La vie des soldats pendant l'hiver à Port-Arthur a dû être terrible. Et ces braves Russes qui devaient venir d'Europe et traverser toute la Sibérie pour venir se battre et mourir ici! Il y a, à Port-Arthur, un musée de la guerre très intéressant. Je crois vous avoir écrit sur une carte, qu'en quelques jours, j'étais passé de l'été à Shanghai à l'hiver à Port-Arthur !

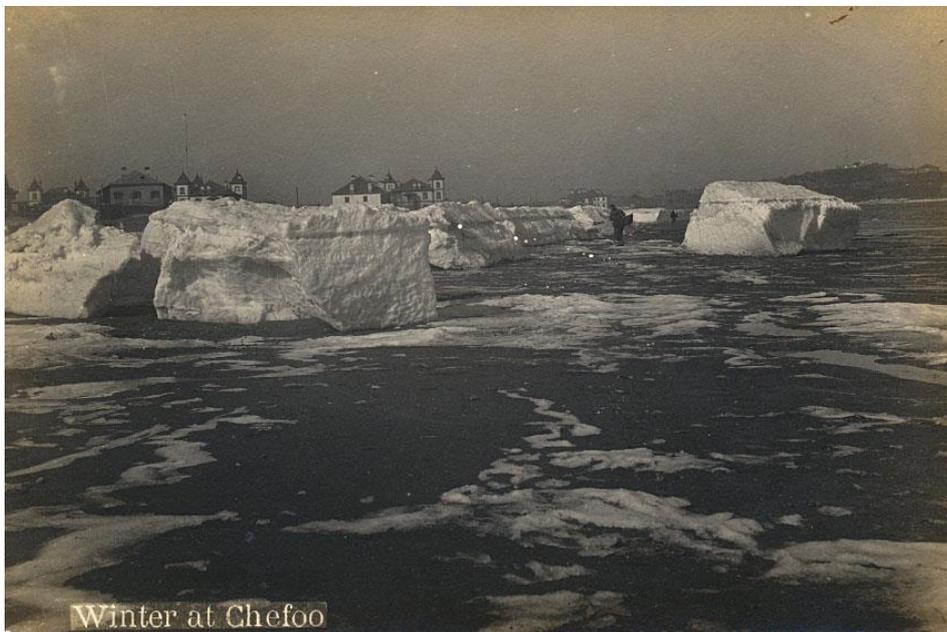
Enfin, je me suis réembarqué cette fois pour **Chefoo**. J'y ai été reçu dans la famille de l'ex-Directeur de la Banque comme un fils de la maison et j'étais même gêné tellement ces personnes se sont mis en quatre pour me faire plaisir et favoriser mon installation. L'ancien Directeur est un Français qui a, pour ainsi dire, passé sa vie en Russie d'abord et puis en Chine. La première obligation ici, c'est de se faire membre du **Chefoo-Club** où je prends mes repas.



Le "Chefoo-Club" dans les années 20.

C'est le lieu de réunion des Européens. Il y a une salle de lecture, bibliothèque, billards, journaux, etc...

Ici encore, j'ai été très bien reçu par tous les alliés. Je suis le seul Belge ici! J'ai dû ensuite chercher un logement, ce qui est très difficile, mais j'ai eu de la veine. J'ai loué une petite maison toute meublée sur les bords de mer. Occasion unique qui aurait eu un tas d'amateurs si on l'avait connue... C'est l'épouse de l'ancien Directeur qui m'a trouvé cela. Puis, il fallait sans retard remplir toutes les formalités de l'arrivée. Comme je suis " un personnage d'une certaine importance ici (un type qui dispose des finances de la place pour lesquelles tous les commerçants ont le plus grand respect), j'ai dû faire une visite d'abord à tous les Consuls (exclus les Boches bien entendu) puis à toutes les dames - au moins vingt-cinq, après quoi on est invité à dîner, la plupart du temps, à un diner ou à un thé. Ajoutez à cela que j'ai trouvé à la banque beaucoup d'ouvrages; je ne finis pas avant dix-huit heures trente du soir, que j'ai dû m'occuper de l'installation de ma maison, où pour comble de malheur on me rendait mes visites, et qui était toute en déroute, et vous comprendrez que si ma lettre arrive un peu après le Nouvel-An, il n'y a pas de ma faute. Je vous en compense d'ailleurs, je pense par la longueur... Je suis très content à Chefoo, j'espère que cela va continuer. Le lieu est très pittoresque, la mer, et des collines derrière la ville. Je vous enverrai des vues.



Carte postale de Chefoo, en hiver, envoyée par Fernand à ses parents.

L'hiver est assez rigoureux; quand il n'y a pas de vent, il fait délicieux; un froid sec et un beau soleil mais il y a assez souvent de ces vents glacés qui viennent de quelque part au pôle Nord et qui ne sont arrêtés par aucun obstacle. Il paraît qu'en été c'est épatant; il y a une jolie plage et il vient beaucoup de gens en villégiature.

En résumé, je ne puis me plaindre jusqu'ici de mon séjour en Chine. Je crois qu'il y en a peu qui en si peu de temps ont pu tant voyager ici et vivre la vie de Chine d'autant de façons différentes. Croyez que ces trois années ont été pour moi une mine d'instruction et d'expériences et que jusqu'ici, je ne puis pas dire que j'ai eu tort d'être allé à l'étranger. Espérons toujours. Pourvu que je puisse vous retrouver tous un jour heureux et bien portants.

On vient de m'expédier de Shanghai votre dernière lettre que j'ai reçue avec grand plaisir; c'est toujours un grand bonheur pour moi de recevoir des bonnes nouvelles de vous et de Daniel. Cette fois, votre lettre est remplie de questions auxquelles je m'empresse de répondre.

D'abord, les vers flamands qui sont dans le journal anglais ne sont pas de moi; vous avez une trop grande idée de moi, ma chère maman. Je ne sais pas qui a fait cela. Mais je crois que cela vient d'Europe.

Ensuite, vous pouvez avoir tous vos apaisements au sujet de Piron. D'abord, il y avait dans l'assemblée beaucoup de dames et puis l'Echo de Chine est un journal des Missionnaires de Shanghai, ce qui suffira sans doute à écarter vos moindres arrières-pensées.

A ma chère sœur, je dois dire que je regrette de ne pouvoir envoyer ni vers ni monologues. Les uns ne survivent généralement pas au jour de leur naissance et les autres me seraient bien difficiles à trouver; ils viennent d'ailleurs tout droit de France. Je ne puis deviner qui est l'ami qu'a rencontré M. Mortie. Je ne me rappelle pas non plus de M. Strechse. Je regrette beaucoup de n'avoir pu le rencontrer à Shanghai.

Au sujet d'Auguste, je suis comme Georgette. Je suis déjà depuis longtemps sans nouvelles de lui. Il ne m'a plus tenu au courant depuis longtemps de ses affaires matrimoniales. A propos de mariage, il paraît qu'il y a, à Chefoo, une gentille demoiselle à marier, la fille d'un missionnaire protestant; qu'est-ce que vous en pensez ?

J'apprends toujours avec intérêt les nouvelles des personnes que nous avons connues. Pourriez-vous aussi m'envoyer de temps en temps un journal belge? Ici à Chefoo, on ne trouve pas cela. La guerre traîne de nouveau; succès à Salonique, revers en Roumanie. Peu de changement ailleurs. Il faut puiser du courage dans l'idée que cela doit finir en notre faveur. Des neutres ici disent qu'ici, c'est l'impression des Allemands.

Et voilà, mes chers parents, toutes les nouvelles. Souhaitez bien la bonne année pour moi aux amis et connaissances. J'écris ce même jour à Daniel. Ci-joint quelques timbres.

Pour vous et Marguerite, tous mes meilleurs baisers.

Votre attaché, Fernand.

P.S. J'ai écrit à Bruxelles il y a déjà assez longtemps. Les lettres me sont revenues "inaccessibles au destinataire ". Après j'ai encore essayé. On ne les a même pas acceptées à la poste à Shanghai, disant que c'était inutile qu'elles ne pouvaient arriver. Il y avait, je crois, moyen d'écrire par la poste allemande de Chine, mais à cela je n'y tiens pas, à moins de grande nécessité. Par la Hollande ? Je ne connais personne. Alors je me suis dit : attendons.



Photographie de Yantai, (Chefoo autrefois). C'est aujourd'hui une ville portuaire exceptionnelle qui a préservé quelques-uns de ses vieux bâtiments coloniaux.



Fernand à Chefoo en 1916.



LES ANNEES D'APRES-GUERRE

En 1919, la guerre se termine en Europe. Les communications maritimes étant rétablies, Fernand peut envisager de rentrer au pays pour revoir ses parents durement éprouvés après quatre années de guerre. Il reste en Belgique durant quelques temps et se marie avec une jeune femme originaire de Courcelles-le-Comte dans le Pas-de-Calais en France, Marthe Dropsy.

Fernand et Marthe décident de repartir en Chine, à Chefoo, où leurs deux enfants naissent, Jeanne (Jeannette), le 13 novembre 1921 et Pierre (Piet), le 21 décembre 1922.

Fernand quitte la Banque Belge pour l'Etranger (succursale de Chefoo) pour reprendre la direction de la Banque Russe-Asiatique. Ses connaissances linguistiques en russe et chinois l'ont favorisé dans cette nouvelle situation.



Photographie prise en 1923, lors d'un séjour à Ypres dans la famille Van der Schueren. Au premier rang, Piet sur les genoux de Marthe, Cyrille, le père de Fernand, Jeannette et Marie-Clémence, la mère de Fernand. Ce dernier se trouve en haut à gauche, suivi de Marguerite et Daniel.

Fernand et Marthe habitent maintenant dans leur villa à Chefoo, dont j'ai perdu la représentation peinte par un artiste chinois. Leur vie semble promue à un bel avenir.

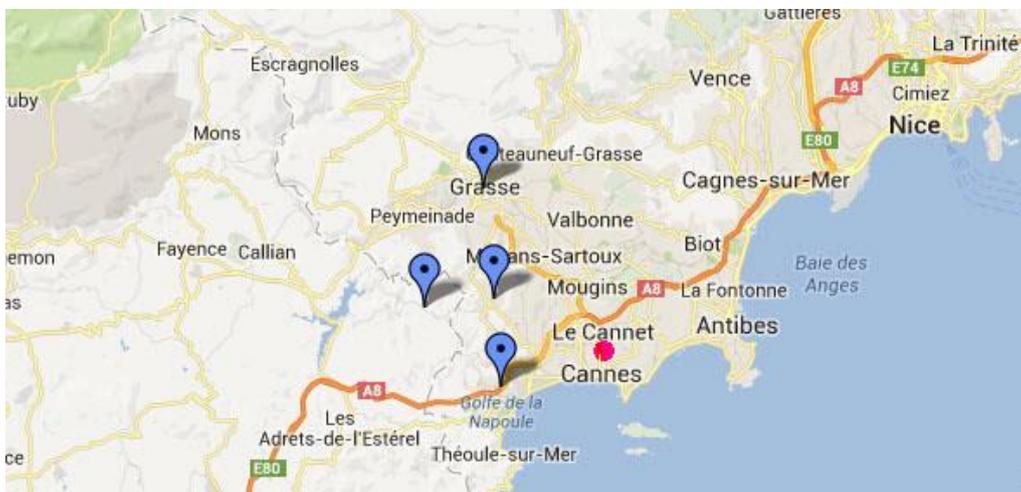
Fernand dirige la Banque Russe-Asiatique et, à ce propos, j'ai une petite anecdote à raconter: une banque, c'est fait pour prêter de l'argent... mais les paysans chinois n'avaient malheureusement pas de gages pour leurs emprunts, achats de terrain notamment. Pour leur permettre d'obtenir un prêt, mon père avait innové un système qui ne lui a jamais donné de soucis. Il faisait venir tous les membres de la famille de l'emprunteur le dimanche matin à la banque. Puis, il leur demandait tout simplement de signer un engagement selon lequel ils se portaient officiellement responsables de l'emprunt. Il faut dire qu'à cette époque, les questions d'honneur étaient fondamentales en Chine et que tout contrevenant pouvait être passible de la peine de mort...

En 1926, Marthe contracte la tuberculose et en ce temps-là, en Chine, on ne pouvait soigner cette maladie. Une décision s'impose : il faut retourner au pays pour soigner Marthe. Fernand quitte donc sa banque et renonce à la perspective de reprendre la fonction de Consul de Belgique à Chefoo. Il rentre définitivement en Europe après vingt ans passés en Chine.

Il s'installe dans le Midi de la France, au Cannet, endroit réputé pour le traitement et la convalescence de la tuberculose. Pour éviter la contagion, la sœur de Marthe, qui habite à Lille, prend en pension les deux enfants.

La région du Cannet est aussi connue pour la culture du mimosa. De janvier à mars le département du Var réserve les plus belles des surprises. De la Corniche des Maures au massif du Tanneron, du Var aux Alpes-Maritimes, pentes, vallons, collines et jardins se couvrent de magnifiques arbustes de mimosa.

La route du mimosa



Comme le traitement et la convalescence de Marthe peuvent durer longtemps, Fernand, ne voulant pas rester inactif, décide de se lancer dans la culture du mimosa.

Mais, la santé de Marthe ne s'améliore pas: elle décède au Cannet à l'âge de 31 ans.

Et, comme un malheur ne vient jamais seul...l'hiver suivant est désastreux. Le gel prolongé a raison de la culture du mimosa et Fernand perd, comme beaucoup d'autres propriétaires, la totalité de sa récolte.

Il faut se retourner. Entre-temps, puisque la sœur de Marthe ne peut garder plus longtemps les enfants, c'est Marguerite, la sœur de mon père, qui va continuer leur éducation. Jeannette et Piet vont aller vivre durant deux ans à Ypres.

Fernand prend la décision de rentrer en Belgique. Là, il aura plus de chance de trouver une nouvelle voie. Il a des amis assez importants qui peuvent l'aider.

Effectivement, parmi ses relations, il rencontre un ingénieur belge qui a mis au point un système de café-filtre constitué d'un pot métallique et d'une surface pictée sur laquelle est disposé le café moulu. Sous ce pot se trouve la tasse récoltant le café filtré.



Ce système faisait fureur dans les grands hôtels en Belgique. Cet ingénieur cherchait des capitaux pour agrandir l'entreprise qu'il avait créée.

Fernand décide donc de participer financièrement à cette dernière en tant qu'administrateur de l'entreprise.

Les résultats sont très probants et, durant deux ou trois ans, les affaires sont florissantes.

Malheureusement, ce brillant ingénieur avait un grave défaut : il jouait au casino de Monte-Carlo !

Et un jour, ayant perdu toute sa fortune, il se suicide.

Fernand se rend alors compte que toutes les machines ont été hypothéquées et, ne pouvant assumer seul la gestion technique de cette entreprise, se voit dans l'obligation de la vendre et de rembourser les créanciers. A cette époque, une faillite était un déshonneur.

Il lui fallait de nouveau repartir à zéro.

Mais, Fernand est un homme qui ne se laisse pas abattre. Marguerite prolonge l'éducation de Jeannette et Piet et il a, pour le moment, les mains libres pour chercher un nouvel emploi.

Les amis, toujours - à cette époque l'amitié était quelque chose de noble - vont lui trouver une place à la banque Hallet à Bruxelles.

Cette banque cherchait un gestionnaire pour ses plantations de caoutchouc, d'huile de palme et de café aux Indes néerlandaises. La République d'Indonésie naîtra plus tard, le 17 août 1945, avec la proclamation de l'indépendance des Indes néerlandaises.

Cette place lui convient parfaitement et il commence ainsi une nouvelle vie. Fernand est aussi un excellent pianiste et comme il est seul, il fréquente un club, à Bruxelles, où se réunissent des personnes seules...

Il fait alors la connaissance d'une jeune femme, Simonne Peeters qui, elle aussi, est bonne pianiste et aime jouer à quatre mains.



Ils se revoient souvent et décident de se marier en 1931.



Voici une photographie de leur mariage. Au premier rang, à partir de la gauche: Jeannette, Fernand, Simonne et Piet. Au deuxième rang, à gauche: Joseph Peeters, le père de Simonne. Derrière Simonne: Marguerite et Daniel. Au dernier rang: la mère de Simonne.

RIXENSART

Fernand et Simonne décident de vivre avec Jeannette et Piet à Rixensart, un très joli village au sud de Bruxelles, en Brabant wallon.

Rixensart en Brabant wallon



Et quelques temps plus tard, un heureux événement arrive: je décide de venir au monde ...

*Monsieur et Madame
Fernand Van der Schueren-
Peeters sont heureux de vous
annoncer la naissance de leur
fils André.*

Rixensart (Brabant) le 9 Février 1935.

La famille Van der Schueren en 1935.



***Photographie prise au 3, avenue des Pâquerettes à Rixensart.
De gauche à droite: Piet, Fernand, André, Simonne et Jeannette.
Au premier plan: des lupins bleu-pervenche, plantés par ma mère, qui me
rappelleront toujours mon enfance.***

Fernand a donc retrouvé une bonne situation et une famille. Piet fait ses études moyennes à l'Athénée de Wavre et entreprendra par la suite des études d'ingénieur agronome à Gembloux. Jeannette partira à Bruxelles à l'Institut Edith Cavell pour devenir puéricultrice. Fernand voyage beaucoup et Simonne, maîtresse de maison hors pair, élève son " petit André".
Tout est donc pour le mieux dans le meilleur des mondes !

L'ANNEE 39

Hélas, cela ne va pas durer. En septembre 1939, la France déclare la guerre à l'Allemagne. La Belgique est envahie le 10 mai 1940.

Le Ministre des colonies, Albert De Vleeschauwer et Camille Gutt, Ministre des Finances, en désaccord avec le Roi Léopold III, décident de partir à Londres où ils sont rejoints par le Comte Hubert Pierlot, Premier Ministre, au moment où la Belgique est entraînée dans la seconde guerre mondiale. Hubert Pierlot sera ainsi amené à diriger, durant toute la guerre, le gouvernement belge en exil à Londres.

Mon grand-père maternel, Joseph Peeters, est sous-directeur au Ministère des Colonies et bien sûr, il doit suivre le gouvernement. Un matin, comme à l'accoutumée, il dit au revoir à ma grand-mère...qui ne le reverra que cinq ans plus tard! Lorsqu'il est arrivé à son bureau ce jour-là, il a reçu l'ordre de rejoindre immédiatement Ostende où une "Male" Ostende-Douvres les attendait ...pour rejoindre l'Angleterre.

La banque Hallet ne peut plus gérer ses plantations de caoutchouc. Tout est arrêté. Le personnel d'encadrement doit rejoindre la filiale de New-York. Et c'est ainsi que mes parents et moi-même sommes partis prendre un train à Bruxelles pour Lisbonne. Là, un bateau devait nous amener à New-York.

Mon père s'était entendu avec Piet et Jeannette pour qu'ils gardent la maison de Rixensart.

LE 10 MAI 40

Malheureusement, les choses ne se sont pas passées comme mon père l'imaginait.

Dans la nuit qui suit notre départ de Bruxelles, nous nous trouvons dans la campagne française. Les Stukas d' Hitler bombardent une gare de triage par où nous devons passer. La gare est en feu et notre train s'arrête juste avant, au milieu de champs de blé. En pleine nuit, tout le monde descend du train pour se sauver et se mettre à l'abri.

J'avais un peu plus de cinq ans et pourtant, je me souviens très précisément de ce moment de panique: tout le monde jetait ses valises de l'autre côté de la clôture qui longeait la voie de chemin de fer. Je portais une petite valise et "un masque à gaz"; marcher à travers un grand champ de blé m'était très pénible.

Mon père prend alors la décision de ne pas aller plus loin et d'attendre le jour pour continuer.

Nous nous endormons dans les blés et au petit matin, nous marchons sans trop savoir où nous allons. Des officiers d'une colonne de l'armée française, en déroute, rencontrés par hasard, nous indiquent une ferme assez isolée, mais pas trop éloignée, où eux-mêmes viennent d'être hébergés. Les propriétaires nous accueillent avec une grande gentillesse. Ils nous donnent à manger et nous permettent de dormir pendant quelques jours dans leur grange, jusqu'à ce que l'on trouve une solution.

Plus aucun train ne partait pour le Portugal. Adieu l'Amérique!

Il faut donc rentrer à Rixensart où Fernand avisera de la suite des événements. J'ai souvent raconté verbalement l'épisode du retour qui ne figurera pas ici mais je le raconterai volontiers de vive voix.

Lors de cette débandade, nous avons perdu une valise dans laquelle nous avions mis de l'argenterie de valeur. Notre valise nous a été intégralement restituée bien après la fin de la guerre par la commune où notre aventure s'était achevée.

RETOUR EN BELGIQUE

Fernand rentre en contact avec un des directeurs de la banque, resté en Belgique. Avec deux autres collègues, il continuera, pendant toute la guerre, à gérer les affaires courantes de cette dernière. Ce travail lui laisse du temps libre.

Je crois - mais ceci est une interprétation toute personnelle - qu'il voulait s'impliquer dans un mouvement de résistance à l'envahisseur. Durant la première guerre de 14-18, vivant en Chine, il n'avait pu manifester d'actes de civisme alors que son frère Daniel, lui, avait été mobilisé et avait vécu une grande partie de la guerre dans les tranchées sur le front de l'Yser.

A Rixensart, mes parents avaient comme amis la famille Crabbe. Leur fils, André, un peu plus âgé que moi, aimait ma compagnie et j'allais régulièrement chez eux.

C'est alors que s'est présentée l'occasion pour Fernand de s'engager dans la résistance.

Le père d'André Crabbe était un ancien pilote de la guerre 14-18 et ingénieur de formation. On lui doit la création de la SABENA en 1935. A la fin de l'année 41, les réseaux de résistance à l'occupation s'organisent en Belgique mais ils ont un problème d'argent. Aussi, tous deux vont user de leur talent respectif. Le Commandant Crabbe allait à Londres où l'on fabriquait du faux argent belge et mon père le distribuait ensuite aux chefs de la résistance.

Ces activités ont duré jusqu'au début 1943, moment où Fernand a été dénoncé. Jusqu'au jour du débarquement, il habitera Bruxelles et restera en contact avec nous par l'intermédiaire de Jeannette et de son frère Daniel, qui tenait un commerce de tissus en gros dans cette ville. Je me rappelle avoir vu mon père une seule fois. Je me souviens du studio où il se cachait et surtout d'être allé au restaurant et d'avoir mangé un steak-frites: un repas incroyable pendant la guerre!

Qui était le Commandant Edmond Crabbe ?

Un grand ami de l'Aéro-Club Royal de Belgique n'est plus : Edmond CRABBE

C'EST toujours avec un sentiment de tristesse et de mélancolie que l'on voit disparaître un ami de longue date... L'Aéro-Club porte aujourd'hui le deuil du Commandant retraité Edmond Crabbe, son ancien Administrateur, et qui occupa d'autre part de hautes fonctions administratives.

Il fut, tout de suite après la guerre 1914-18, l'un des meilleurs adjoints du Général Van Crombrugge, Directeur de l'Administration de l'Aéronautique. Il collabora à la rédaction des statuts de la Sabena, dont il fut pendant plusieurs années administrateur; il fut aussi fort longtemps le Délégué du Ministre des Communications au Conseil d'administration de l'Aéro-Club, rôle qu'il remplit avec un dévouement exemplaire.

Edmond Crabbe était estimé et aimé parce qu'il était affable, serviable et d'un abord cordial... Son état de santé ayant laissé à désirer, il avait été obligé de ralentir ses activités.

Né à Saint-Gilles, en mars 1886, Edmond Crabbe était le fils du Commissaire de police en chef de cette importante commune. Malheureusement, il perdit son père alors qu'il n'avait guère plus de huit ans.

Il fit ses études à l'Athénée de Saint-Gilles. A seize ans, il s'engagea au Régiment des Carabiniers, conquit ses premiers grades à l'Ecole régimentaire, à Wavre, passa par les cadres et, en 1911, nous le trouvons sous-lieutenant au 3^e Chasseurs à pied.

La guerre de 1914 éclate: le sous-lieutenant Crabbe participe aux dernières sorties d'Anvers; il est à Epeghem, à Steenstraete; il est dans les tranchées derrière l'Yser...

En 1915 il passe à l'aviation. Mais, pour lui, la campagne a été rude et, physiquement, il est fort handicapé... Après la guerre 1914-18 la Défense Nationale le désigne pour remplir des fonctions au Service de l'Aviation Civile. En 1925 il dirige le Service de la Navigation Aérienne. C'est au Ministère des Communications qu'il terminera sa carrière en qualité de Directeur de l'Administration de l'Aéronautique.

Lorsque les événements le forcèrent à abandonner ses fonctions à la Sabena, M. Gilbert Périer, Président du Conseil d'administration, lui adressa une lettre de remerciements dont nous extrayons les lignes suivantes:

« Vous avez rendu à la Sabena de nombreux services au cours de votre longue et fructueuse carrière. Je vous prie de trouver ici l'expression de notre vive gratitude. »



« En nous aidant, comme vous l'avez fait, à franchir tous les obstacles, grands et petits, qui se sont présentés sur la route de notre développement, j'ai la conviction que vous avez été l'un des ouvriers de l'expansion aéronautique belge et que, non seulement ceux qui participent directement à cette grande œuvre, mais également tous les Belges ont contracté à votre égard une dette de reconnaissance. Aucun de nous n'oubliera non plus la part que vous avez prise dans l'organisation des secours aux membres de l'Association du Personnel de la Sabena, pendant les dures années de l'occupation, au cours desquelles vos qualités morales se sont si bien exprimées. »

Le commandant Crabbe était titulaire de nombreuses décorations belges et étrangères: Commandeur de l'Ordre de Léopold et de l'Ordre de la Couronne; Croix du feu, Croix de l'Yser, Croix de guerre avec deux palmes, etc.

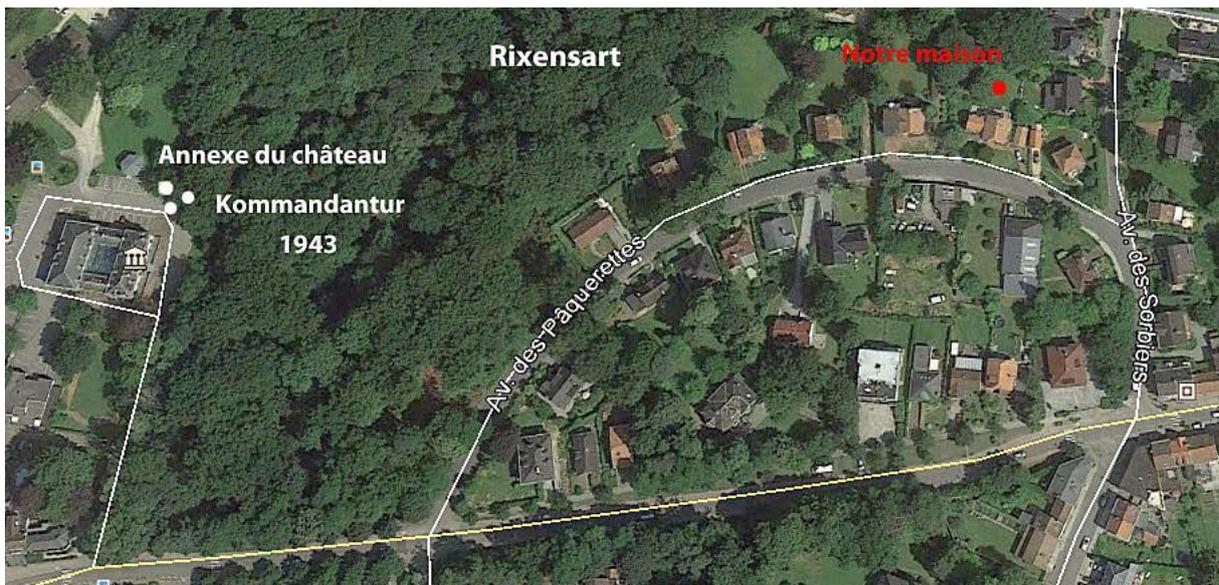
L'Aéro-Club Royal de Belgique, affligé par la disparition de « son ami », le Commandant Crabbe, adresse à sa famille ses condoléances attristées.

V. B.

L'ANNEE 43

Piet et son ami Paul Tullen, tous deux étudiants en agronomie à Gembloux, sont en dernière année de diplôme et les Allemands, à cette époque, prennent tous les étudiants de dernière année pour aller travailler en Allemagne. Ne voulant pas être pris dans une rafle, ils décident, tous deux, de rejoindre les forces libres en Angleterre. L'histoire de leur évvasion tragique vers le Portugal peut être lue dans le chapitre " Famille " sur mon site internet: www.avds.ch .
Jeannette, devenue puéricultrice à la Clinique Edith Cavell, amène des bébés juifs dans le sud de la France, et mon grand-père maternel, lui, est à Londres avec le gouvernement belge...
Ma pauvre maman est, bien sûr, au courant de ces différentes situations. Et les services de renseignements de l'armée allemande...aussi !
Je me souviens qu'à l'automne 43, ma mère allait tous les jours, en fin d'après-midi, près de la fenêtre du salon et regardait passer la garde allemande qui rejoignait ses quartiers, dans l'annexe du Château* des Princes de Mérode.

L'avenue des Pâquerettes à Rixensart.



**Le château de Rixensart a été transmis en 1715 par la Comtesse douairière de Bruay, veuve de Philippe de Spinola à la famille de Mérode qui l'habite toujours. Les jardins auraient été inspirés d'un dessin d'André Le Nôtre, l'architecte de Louis XIV qui a dessiné les jardins de Versailles.*



Le portail méridional du château des Princes de Mérode à Rixensart.

A huit ans, je ne comprenais pas bien les raisons du comportement de ma mère. Pourtant, je me posais des questions. Ma mère était anxieuse, mais pourquoi ? Les Allemands occupaient une des dépendances du château de Rixensart, située au bout de l'avenue des Pâquerettes. J'ai commencé à comprendre certaines choses en novembre 43. Un soir, au lieu de passer devant chez nous, ils sont rentrés dans notre propriété et ils ont montré un papier à ma mère. C'était probablement un ordre de perquisition. J'ai eu très peur et je me suis enfui chez nos voisins. Lorsque je suis revenu, bien plus tard avec eux, j'ai vu ma mère figée, les parquets et les planchers avaient été démontés et la maison était dans un désordre effroyable. Je garde très précisément en mémoire ce moment-là. Les Allemands n'avaient rien trouvé à l'exception d'un poste à galène relié à une antenne dans le grenier ! Ce poste, je l'avais monté avec un ami plus âgé. Mon intérêt pour " l'électronique " a commencé vraiment très tôt !

Les officiers de la Kommandantur n'étaient heureusement pas des officiers de la "Gestapo" et je ne pense pas - mais je ne l'ai jamais su - qu'ils aient essayé de faire parler ma mère d'une façon brutale. Toujours est-il qu'à partir de ce moment-là, ma mère n'osa plus rester seule et vécut dans une angoisse perpétuelle.

La vie sans mon père a été difficile pour ma mère et moi. Durant l'hiver 43-44, le rationnement en charbon avait fortement augmenté. Il faisait très froid et nous ne pouvions chauffer la maison que quelques heures durant la journée. Nous n'étions, bien sûr, pas les seuls dans ce cas ! Je me souviens alors que nous organisions, avec des copains un peu plus âgés que moi, des escapades vers la gare de triages d'Ottignies, à quelques kilomètres de Rixensart et où stationnaient, durant la nuit, des trains de marchandises. Nous longions la voie ferrée avec nos traîneaux et grimpons, dans les tanders des locomotives, pour voler des

briquettes de charbon. Le voyage de retour, la nuit, était très dur...mais nous étions heureux de pouvoir rentrer sains et saufs en ayant de quoi se chauffer.

L'ANNEE 44

Le 6 juin 1944, les troupes alliées réussissent le débarquement sur les plages de Normandie. C'est le début de la libération de l'Europe. En septembre, une partie des troupes américaines qui se dirigent vers Bastogne, dans les Ardennes belges, passent par Rixensart où ils séjournent, pendant une dizaine de jours, dans une vaste étendue boisée adjacente au château des Princes de Mérode. Je me souviens d'être allé les voir plusieurs fois dans leur campement et d'avoir reçu, avec émerveillement, du chocolat et des biscuits militaires très nourrissants. Nous, les gamins, étions stupéfaits de voir leurs équipements. Pour ma part, j'étais curieux de leurs postes émetteurs et récepteurs de campagne. Pour la première fois, nous étions vraiment en confiance avec des militaires...

Rixensart est en fête, mon père et Jeannette sont de retour à la maison. Piet est toujours en Angleterre ainsi que mon grand-père. Mais, la guerre n'est pas encore terminée.

C'est seulement quelques mois plus tard que mon père, sachant que l'armée allemande ne pourrait plus reconquérir le territoire belge, nous fait découvrir ses cachettes. Notre propriété était entourée d'un très grand jardin dont une partie avait été transformée en potager. Et dans ce potager, il y avait toujours une partie que nous ne pouvions pas toucher : les poireaux ! Il s'en occupait lui-même...C'est alors que nous avons découvert que, sous ces poireaux, il avait enterré, dans des "bocaux scellés", les documents faisant foi de ses transactions avec les mouvements de la résistance. Ceux-ci étaient la preuve de son honnêteté vis-à-vis des organes de contrôles qui ont été institués à la fin de la guerre.

L'ANNEE 45

La seconde guerre mondiale, qui a duré du 1^{er} septembre 1939 au 2 septembre 1945, se termine.

La vie reprend son cours. Mon grand-père rentre en Belgique avec le gouvernement belge en exil. Piet revient aussi au pays et est démobilisé. Il partira rapidement au Congo belge gérer, pour le compte de la banque Hallet, des plantations de caoutchouc en tant qu'ingénieur agronome. Les étudiants, qui n'avaient pu terminer leur dernière année d'agronomie et qui s'étaient échappés en Angleterre, pour poursuivre la lutte, avaient, malgré tout, reçu leur diplôme final. Jeannette se marie et mon père reprend ses activités à la banque Hallet. Je me souviens que ses talents de polyglotte avaient été sollicités: en 46, il traduisait du russe en chinois à la Société des Nations à Genève...

Tout le monde est soulagé et en principe heureux... Mais il reste Simonne, ma mère, qui elle demeure traumatisée et angoissée. Elle savait beaucoup de choses, durant ces années de guerre... Ne pouvant rester seule, nous avons eu la chance de trouver une vieille dame française, veuve, qui venait chaque matin, lui tenir compagnie pendant la journée, et ceci durant plusieurs années...

Le "petit" André, lui, va bientôt terminer son école primaire et aborder ses études moyennes comme son grand frère à l'Athénée de Wavre.

Quelques souvenirs de ces années paisibles : mes parents jouant à quatre mains au piano ; les dimanches où l'on voyait apparaître Rachel, élégante avec ses grands chapeaux, et qui partait avec mon père pour de longues promenades alors que je restais avec ma mère... Il faut savoir que Rachel avait été une militante de la première heure pour la cause des femmes et qu'elle avait défilé notamment avec Léon Blum en 1936 à Bruxelles.

Tant et tant de souvenirs de moments heureux ...



Rachel en 1927.

L'ANNEE 54

Lors de la première semaine de cette année-là, une vague de froid accompagnée de chutes de neige abondante s'abat sur le nord et le nord-est de la Belgique. Les températures descendent en dessous de -15 degrés C.

Mon père a dû s'absenter durant la deuxième semaine de janvier et je suis seul avec ma mère qui a contracté une broncho-pneumonie. Après quelques jours, la situation empire et je fais appel à des amis qui me conseillent de la conduire à la clinique d'Ottignies, pas loin de chez nous. Le samedi dans la soirée, nos amis, qui ont une voiture, viennent chercher ma mère et l'emmènent à Ottignies. On me rassure sur son état de santé et je rentre, tranquilisé, avec eux à Rixensart.

Aux environs de quatre heures du matin, une ambulance arrive chez moi reconduisant ma mère qui était décédée vers minuit. L'entrée officielle à la clinique avait été effectuée par l'infirmière de garde, ce qui n'était pas légal selon le médecin de garde...

Affolé, je suis parti dans la nuit chez ces amis pour leur annoncer la terrible nouvelle.

Le lendemain, nous avons réussi à contacter mon père qui était en Hollande pour ses affaires et il est rentré en catastrophe.

Fernand était veuf pour la deuxième fois et moi je perdais une maman que j'adorais. Nous avons vécu tellement de choses ensemble depuis 1943. Elle n'avait que cinquante et un ans.

BRUXELLES

La réaction de mon père a été de quitter aussitôt Rixensart afin d'atténuer notre chagrin qui se serait perpétué dans un lieu où tout me rappelait mon enfance.

Nous sommes allés habiter au 442, avenue de la Couronne à Ixelles, près de l'Université.

En 1955, je commence mes études supérieures d'ingénieur électronicien et mon père, lui, qui vient de prendre sa pension, suit les "cours libres" de l'Université en philosophie bouddhique.

Nous allons vivre tous deux, aidés par Jeannette pour notre ménage, quatre années sans problèmes et avec une grande complicité. Un jour, alors que je lui racontais une déception amoureuse, il me fit à son tour la confidence de son amour malheureux pour sa cousine Rachel.



Petit trucage: Fernand et André à la fin de leurs études.

Nous étions donc redevenus des étudiants et qui dit "étudiants", dit aussi délassément dans les bistrot d'étudiants. Il y en avait un où nous allions souvent: "**La Jambe de bois**".

C'était une superbe cave voûtée où nous mangions de délicieux spaghetti à la bolognaise et où le "père VDS", comme on l'appelait, venait jouer du piano. Il nous accompagnait dans nos chansons paillardes. C'est dire si les refrains, repris en cœur, avaient du succès! Ah! *La Jambe de bois*! Que de souvenirs!



Photographie prise en 1956 à la "Jambe ". Je suis le deuxième à gauche, puis se trouvent mon vieil ami Guy Dartevelle, une infirmière très sympathique, Gody, et Manuel de Peneranda, qui interrompit ses études d'ingénieur pour commencer la médecine, et devenir cardiologue.

L'ANNEE 57

Cette année-là, je termine mes études et, bien sûr, je dois faire mon service militaire qui était de vingt-quatre mois à cette époque! Les sessions d'officiers de réserve sont en février de l'année suivante. Ayant eu quelques difficultés financières pour terminer mon cursus, je vais profiter de ces quelques mois pour trouver un travail temporaire qui me mettrait plus à l'aise. On cherche des jeunes spécialistes à l'Institut Royal Météorologique à Bruxelles pour effectuer des mesures spectrométriques durant l'année 57-58 (Année Géophysique Internationale). C'est très bien payé mais il faut travailler une partie de la nuit ! Je n'hésite pas et puis, ce n'est que pour quelques mois...

L'ANTARCTIQUE

Je travaille donc au département du Rayonnement Solaire, chez le Professeur Nicolet. Je prends goût à ce type de travail en regardant pour la première fois l'Univers qui se profile devant moi !

Après quelques mois, je dois quitter ce milieu pour effectuer mes obligations militaires. C'est à ce moment-là que le Professeur Nicolet me fait venir un vendredi en fin d'après-midi, dans son magnifique bureau où se trouve, derrière lui, une grande carte du continent Antarctique. Et là, il me demande si je veux remplacer mon service militaire par une mission dans l'Antarctique. Il voit ma perplexité et me répond: " Réfléchissez ce week-end et vous me donnerez votre réponse, lundi! "

A cette période, je connaissais depuis quelques temps une jeune femme, Anne-Marie De Laere, avec qui j'entretenais une relation amoureuse. Il y avait mon père avec qui j'avais passé quatre années superbes. Partir pour deux ans, signifiait pour elle, comme pour lui, une séparation qui allait entraîner quelques conséquences non négligeables !

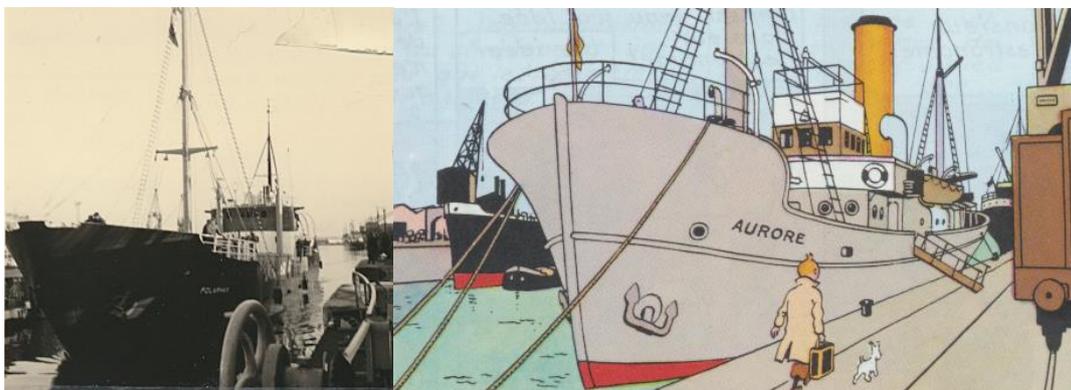
L'occasion était, cependant, unique et ne se représenterait plus jamais! Tous deux le comprirent. Mon père, qui avait connu "l'exil" en Chine, et dont la carrière avait été façonnée par cette expérience, m'encouragea vivement à partir au bout de la terre. Et c'est ainsi que, le 15 novembre 1958 je suis parti en mission en Antarctique au départ d'Ostende sur le Polarhav, un phoquier norvégien.



Photographie parue dans la presse le 15 novembre 1958, le jour de notre départ.

Petit clin d'œil à notre "Hergé national" et sa clairvoyance ...

L'Étoile mystérieuse est le dixième album de bande dessinée des aventures de Tintin, publié en couleur en 1942 (photo de droite). Lorsque nous sommes partis d'Ostende, Anne-Marie a pris la photo de gauche. Un visionnaire, cet Hergé !



Mon père trouva une maison, assez sympathique, pour sa retraite et suivit avec beaucoup d'intérêt mes péripéties sur le continent blanc. A mon retour, j'ai trouvé, à mon intention, toute une documentation sur notre expédition provenant d'articles de presse qu'il avait découpés.

Je sais que pendant mon absence, il avait retrouvé plusieurs amis d'enfance avec qui il passait des moments heureux et notamment... Rachel, qui ne faisait plus de politique, mais qui était devenue un " précurseur " de l'écologie.

Anne-Marie prit patience durant dix-neuf mois et, à mon retour, nous avons décidé de nous marier.

Nous habitons Bruxelles près de la pension de mon père et pas très loin non plus de l'appartement de Piet et Nine, son épouse, rentrés tous deux du Congo belge après l'indépendance du pays.

L'ANNEE 62

Fernand va avoir septante-cinq ans et pour ses trois quarts de siècle, Piet et Nine désirent le fêter en famille. Une superbe soirée où nous sommes tous pour une fois réunis.

Hélas, ce sera la dernière fois.

Mon père a voulu rentrer seul à sa pension alors que j'insistais pour le reconduire chez lui. Il a pris le tram devant chez Piet, qui s'arrêtait très près de chez lui, mais en traversant le terre-plein à sa descente du tram, il est renversé par une voiture conduite par un architecte ivre au volant.

Emmené à l'hôpital d'Ixelles, quand Fernand a compris que sa fin était proche, son dernier désir a été de revoir Rachel... Mais quand elle est arrivée, il était trop tard. Mon père était mort depuis quelques heures.

Je me souviens qu'à la sortie de l'église, le jour de ses funérailles, Rachel est venue vers moi et elle m'a dit: "Je n'ai pas le courage d'aller au cimetière, j'irai plus tard." Et en pleurant à chaudes larmes, elle a ajouté: "André, pourquoi n'as-tu pas raccompagné Fernand chez lui? " J'ai eu beau lui dire qu'il avait refusé...

Rachel, qui ne s'est jamais mariée, a vécu encore de nombreuses années. Elle habitait près de chez Jeannette qui allait régulièrement l'aider à faire son ménage.

Oncle Daniel s'est éteint en 1977, à l'âge de 85 ans et Tante Marguerite en 1990, à l'âge de 93 ans.



Tante Marguerite et Oncle Daniel en 1969.



Tante Marguerite entourée de Nine, Piet et leur fille Françoise, pour ses 90 ans.

Après le décès de Rachel, Jeannette et Freddy, le mari de Jeannette, ont découvert de nombreux courriers échangés entre Fernand et elle. Mais ils ont décidé de respecter leur intimité en brûlant ces derniers. Ils ont bien fait.

C'était leur histoire, une très belle histoire...



Fernand à l'âge de 70 ans



André à l'âge de 78 ans

Genève, avril 2014

Ce document n'aurait pas été possible sans le soutien et les encouragements de Danielle Schibler qui, par ses conseils, m'a beaucoup aidé dans le polissage de ce manuscrit.

Un tout grand merci à Dan et à Héloïse pour leur relecture.

Dan